

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 328 rue de Chartres, entre Corti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 21 août 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 618 rue Canal, N.-O., Lna. Fahrenheit-Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN SOMMAIRE. Auberges d'autrefois. L'Inassaisable, conte dramatique. Le Dernier Conte, La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mandarins, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'EDITION DE L'ABEILLE DU

1er Septembre

Nous publions, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

Accusé de faux.

Une accusation de faux a été formulée hier contre Harry Waters, à la première cour criminelle de cité. Il paraît que Waters a payé un billet de chemin de fer pour St. Louis avec un chèque de \$100 sur lequel il avait contrefait la signature de M. E. H. Farrar.

En Campagne.

M. William Jennings Bryan, candidat du parti démocrate à la présidence des Etats-Unis, est définitivement entré en campagne, et à moins d'accidents imprévus ou d'accidents on attendra à peu près chaque jour d'ici l'élection de novembre la voix du grand orateur à quelque point du pays.

Dans la tournée qu'il vient d'entreprendre et qui doit durer sept jours M. Bryan s'arrêtera à Des Moines (Iowa), à Chicago (Illinois), à Indianapolis (Indiana) et à Topeka (Kansas). Il visitera conséquemment quatre des plus importants Etats de l'Ouest; et nul doute que sa présence dans les villes énumérées ne soit très profitable au parti et conséquemment à sa candidature. Il est, du reste, très satisfait des renseignements qui lui ont été donnés récemment sur la situation dans ces Etats par le président du comité national démocrate, M. Norman E. Mack, l'homme le mieux placé pour être exactement informé.

M. Bryan se réjouit tout particulièrement de l'assimilation avec laquelle la convention démocrate de la Minnesota a choisi une troisième fois M. John A. Johnson comme candidat du parti au poste de gouverneur de cet Etat. M. Johnson est un des hommes les plus capables et les plus en vue du parti démocrate, et sa popularité ne peut avoir qu'une heureuse influence dans le pays tout entier.

M. Bryan a félicité personnellement M. Johnson et l'a assuré de son concours. Il peut, de son côté, compter absolument sur celui du gouverneur du Minnesota, M. Johnson, qui a été longtemps considéré comme une "possibilité présidentielle" et regardé comme le plus dangereux concurrent de M. Bryan devant la convention nationale, n'a, en effet, aucune raison contre son rival heureux; il met, comme il l'a déclaré, l'intérêt personnel au-dessous de l'intérêt général, et M. Bryan n'aura pas de lieutenant plus zélé, plus enthousiaste.

Mais si une harmonie parfaite règne dans le parti démocrate, et si tous ses leaders ont une complète conformité de vues et travaillent avec autant de désintéressement que de zèle au succès commun, il n'en est pas de même dans le parti républicain. Il y a des scissions sérieuses dans plusieurs Etats, entre autres, New York, la Virginie, l'Indiana et l'Iowa, et elles causent de graves inquiétudes aux leaders. Ceux-ci font les plus grandes efforts pour ramener l'accord, mais ils n'y réussissent guère, et commencent à se demander si toutes ces querelles ne conduiraient pas à un désastre.

Le sénateur Foraker, de l'Ohio, se montre particulièrement irrité. Il est froissé de la façon dont certaines factions le traitent dans son propre Etat, et il annonce que très probablement il ne prendra pas part à la campagne prochaine avec l'organisation régulière du parti dans l'Ohio.

Celui-ci est toujours en villegiature à Hot Springs, Virginie, et il a fait annoncer récemment qu'il ne quitterait probablement pas sa ville natale, Cincinnati, durant la campagne. Il est possible, toutefois, que ce plan soit changé.

A FONTAINEBLEAU.

Un matin de 1808, l'Empereur, en compagnie de M. Beugnot, parcourait les appartements du palais de Fontainebleau, où, depuis quatre ans, des travaux d'aménagement se poursuivaient sans relâche. Il examinait les glaces, les dorures, les derniers meubles de Jacob. Tout à coup, il s'approche d'une cloison, porte la main sur la tenture et s'écrie: — Du papier!... Où est l'architecte?... Qu'il vienne tout de suite!

Quand, peu d'instants après, parut M. Leroy, l'Empereur fit les cent pas dans la chambre, aussi nerveux et excité qu'il le fut lorsque, en pleine bataille, on de ses ordres avait été mal compris. En voyant venir l'architecte, il retourna à la cloison et, le désignant du doigt en regardant son interlocuteur dans les yeux: — Du papier, monsieur! — Oui, sire, et le plus beau qu'on ait pu trouver.

— J'avais demandé de la soie! — Oh est le devis que vous m'avez présenté? — Sire, ces travaux ont entraîné des dépenses de détail que je n'aurais pu prévoir. La somme disponible est déjà dépassée; j'ai craint.

— Taisez-vous, interrompit l'Empereur... Il me faut de la soie! Et en s'en allant il ajouta froidement: — J'ai le moyen de la payer! — Napoléon s'occupait personnellement de l'installation de ses domiciles. Il aimait à retrouver dans chacun d'eux des dispositions pures, réglées par lui-même, et se plaisait ainsi à changer fréquemment de demeure sans jamais changer de décor.

Or, les Tuileries et Saint-Cloud effaçés de l'histoire, il ne reste plus, pour nous parler de ses goûts et de sa manière de vivre, qu'un seul des trois grands logis habités par l'Empereur: Fontainebleau.

On se le dit pas assez. On oublie qu'à une heure de Paris un palais solennel et charmant, à la lisière d'une des plus belles forêts de France, garde avec une fidélité singulière le souvenir de François Ier, qui en fit l'architecte, et de Napoléon, qui voulait en être le tapissier.

On a ressuscité la Malmaison. On va, dit-on, sauver Versailles. Si nous causons un peu de Fontainebleau? — Quand on songe à l'atroce destinée des palais historiques, on s'aperçoit aux premiers pas que celui-ci a été plus heureux que bien d'autres. Il a échappé à la Révolution, ce qui est surprenant, et aux restaurateurs, ce qui est miraculeux. Et sous la troisième République une autre fortune lui est venue, qui nous rassure sur son avenir: le gouvernement a confié Fontainebleau à un artiste, et celui qui a écrit "La Légende de l'Aigle" garde, ordonne et surveille aujourd'hui le dernier logis du grand Empereur.

M. Georges d'Esparbès, ancien député, est encore assez jeune pour n'avoir point épuisé son enthousiasme (il faut dire qu'il en avait beaucoup). Il a rempli à Fontainebleau la mission pieuse et consciencieuse qu'on attendait de lui, et pour laquelle nul mieux que lui n'était désigné. Il a été l'instigateur zélé qui, par commerce, remet chaque chose à sa place. La besogne était rude, après Louis-Philippe, après Napoléon III et même après les Présidents qui, parfois, séjourneraient au palais. Le mobilier, ceat fois déplacé pour des cérémonies, des réceptions, ou pour la commodité

de l'habitant provisoire, errait de salle en salle, un peu au hasard. A l'aide des inventaires heureusement retrouvés, on a rétabli partout la méthode et le bon ordre.

Mais c'est surtout dans la partie la moins connue et la moins visitée, dans les petits appartements du rez-de-chaussée, habités par Napoléon de 1804 à 1810, que l'activité et le goût de M. d'Esparbès ont trouvé des occasions d'enthousiasme et de réalisation. Le désordre le plus complet régnait dans ces locaux, en partie démantelés, et généralement fermés au public. On a tout réorganisé. On nous rend le merveilleux salon de Josephine, ses chambres, son boudoir, son petit cabinet de toilette, et la bibliothèque de l'Empereur, sa chambre de petit lieutenant "arrivé", le cabinet topographique où il vivait, une nuit de 1805, préparant sa difficile campagne, en mangéant du pain et des raisins.

— Allez à Fontainebleau un matin de l'automne déjà proche, et qu'un ciel un peu gris ne retarde point votre pèlerinage: le gris va bien aux souvenirs d'histoire, et les bois rox sont beaux sous une lumière apaisée.

RELIQUE.

Le général Niox a reçu il y a quelques jours aux Invalides une relique précieuse entre toutes pour le musée de l'Armée.

La comtesse de Faudos-Barbazan, dont nous annonçons tout récemment la mort, vient, en effet, de lui laisser par testament le fameux drapeau de Wagram, qu'elle tenait de son père, héros de la mémorable bataille, auquel l'empereur Napoléon rendit, en le salue, sur le front des troupes, un public hommage pour sa belle conduite.

La disposition testamentaire de la donatrice est conçue simplement ainsi: "Je lègue aux Invalides le drapeau de Wagram me venant de mon père, le général marquis de Faudos-Barbazan". Il convient d'ajouter que ce général du premier Empire était le descendant d'une vieille famille du pays de Bigorre, qui avait donné à la France toute une lignée de glorieux soldats.

Le plus illustre guerroyait au quinzième siècle contre les Anglais et les Bouguignons. C'était Arnaud Guilhem, baron de Barbazan, et vainqueur de la fameuse bataille de la Croisette, en Champagne.

Sa loyauté égalait sa valeur, et il eut l'honneur, avec Louis de La Trémoille et Bayard, d'être surnommé "le Chevalier sans reproche".

Aucun souvenir n'évoquait encore au musée de l'Armée la gloire de la famille de Faudos-Barbazan. Le drapeau de Wagram combiera magnifiquement cette lacune.

Echange de télégrammes.

Oyster Bay, L. I., 21 août — A l'occasion de l'arrivée de la flotte américaine à Sydney, le président Roosevelt a reçu, par l'intermédiaire du chargé d'affaires anglais, le télégramme suivant du gouverneur général de l'Australie:

"Les Australiens, dont plusieurs centaines de mille ont assisté à l'arrivée de la flotte américaine dans la rade de Sydney s'unissent à moi pour envoyer leurs salutations cordiales au président Roosevelt.

"Le peuple de ce grand état apprécie la généreuse réponse qui a été faite à son invitation par le président et le peuple des Etats Unis, et exprime sa sincère admiration pour l'escadre dont le glorieux pavillon flotte toujours

La Bibliothèque Publique.

De nombreux ouvriers sont occupés à remédier aux petites défectivités de construction dans la Bibliothèque Publique située dans l'Avenue St-Charles, en face du rond-point Lee, préalablement à l'installation des meubles et des livres.

L'entrepreneur O'Leary, de la Jefferson Construction Company qui a construit l'édifice et l'a livré en mai dernier au Bureau de la Bibliothèque, a fait avec le bibliothécaire Gill une inspection très complète, entrée par les ventilateurs. Il a été remédié à cet inconvénient.

La compagnie de construction doit, par contrat, entretenir l'édifice pendant un an, et M. O'Leary déclare que lorsque l'installation des livres commencera le bâtiment ne laissera absolument rien à désirer.

WEST END.

Il y a toujours de la brise à West End et les Néo-Orléanais s'y rendent en foule le soir.

Tout en se reposant ils assistent à l'exécution d'un amusant programme de vaud-ville et entendent un intéressant concert de l'orchestre Lombardo. Le cinématographe est un autre attrait du spectacle.

FAITS DIVERS.

Vol d'une montre.

Le curé de l'église St-Vincent de Paul située dans la rue Dauphine, numéro 303, a été victime, le 17, d'un vol d'une montre évaluée à \$25.

On rapporte que cette femme, qui était accompagnée d'une fille de 7 ans, parait-il, s'est présentée au presbytère pour demander un secours, disant qu'elle était étrangère et avait été abandonnée par son mari.

Le prêtre, qui l'écoutait, ayant été appelé hors de l'appartement, est sorti, et à son retour il a constaté que la visiteuse avait disparu en emportant une montre déposée sur une table.

NOYE.

Wm Carey, un enfant de 15 ans, pêchait dans le Nouveau Bassin, près du Chemin de la Métairie hier matin, lorsqu'il est accidentellement tombé à l'eau et a été noyé.

Wm Hart et Ed. Rathburn ont essayé de sauver l'enfant, mais il était déjà mort lorsqu'ils ont réussi à le retirer de l'eau.

Coup de couteau.

Un autre d'une querelle survenue hier matin dans la rue Général Ogden, près de la Levée, entre Willie White, Jimmie Sanders et Eddie Benwar, tous trois de couleur, le premier a reçu un coup de couteau au bras droit. Les deux autres se sont enfuis avant l'arrivée de la police.

Corps trouvé.

Hier à six heures du matin le corps de Thomas Eillon, un mécanicien du vapeur "Oracabessa", a été trouvé flottant dans le fleuve en face de la rue Olivier, à Alger. Une montre en argent et une somme de \$130 trouvés dans les vêtements du noyé ont été remises au coroner.

VOLS.

L'avant-dernière nuit un voleur a pénétré dans la maison appartenant à Adolphe Muro situé à l'angle des rues Louisiane et Chippewa, et en a emporté une somme de \$47.

La vitrine du débit de liqueurs de Dave Hiller, rue Howard, 150, a été brisée par un voleur l'avant-dernière nuit. Il y a pris quatre bouteilles de whiskey.

Mort d'un bon vieux Français.

La colonie française de notre ville qui compte tant d'hommes excellents venus parmi nous il y a des années, et qui y ont vécu la plus grande partie de leur vie, a perdu hier un de ces hommes, M. Dominique Botreau.

Hier, à une heure de relevée, est mort le brave homme qui habitait la Nouvelle-Orléans depuis cinquante ans et qui, bien qu'il fût attaché au pays où il avait mené une existence toute de labeur et d'honneur, avait consacré pour le pays où il avait vu le jour, la France, un amour bien tendre.

M. Botreau était âgé de 75 ans. On vit vieux dans sa famille, car un frère qui lui survit fit la guerre de Crimée et se distingua à Sébastopol.

INCENDIE.

Hier à huit heures et demie du matin un feu dont on ignore l'origine a pris naissance dans un cottage double de la rue St-Claude, 4004, occupé par Mmes G. Schubert et J. Thomas. Les flammes ont été promptement éteintes.

Autre incendie.

Une alarme a été donnée hier vers trois heures du matin pour un feu découvert dans un cottage de la rue Bordeaux près Camp, occupé par Mme B. Hogan. La bâtisse évaluée à \$1500, a été entièrement détruite. Les malades voisins occupés par Robert Williams, Catherine Doley, Malinda Watkins, Jno. B. Robichaux et Margaret Burns ont été endommagés.

MORSURE.

Eva Shea, une fillette de 4 ans demeurant rue N. Derbigny, 1014, jouait en face de la maison de Mary Evans, rue N. Franklin, 327, hier après-midi, lorsqu'elle a été mordue par un chien appartenant à cette dernière.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

Suppression des citernes dans les écoles.

Les citernes auront prochainement disparu de toutes les écoles publiques de la Nouvelle-Orléans. Elles ont déjà été supprimées dans bon nombre d'établissements, qui sont maintenant pourvus d'eau du fleuve.

M. Gore, inspecteur des écoles, a écouté les doléances de ceux qui désiraient conserver les citernes, mais n'en a pas continué à les vendre aussi rapidement que possible.

Bonne action payée d'in-gratitude.

Deux individus dont le signalement a été donné à la police ont frappé à la porte du couvent de St. Joseph, à l'angle des rues Galvez et St-Philippe, jeudi après-midi, et ont dit aux bonnes Sœurs qu'ils avaient faim, ayant marché quarante milles sans manger.

Ne voulant pas faire entrer des étrangers dans le couvent les Sœurs ont dit aux individus de revenir dans une demi-heure, et elles ont consulté le révérend père Bogert. Quant ils sont revenus le prêtre les a fait entrer et leur a donné un plantureux repas. Mais après leur départ il s'est aperçu qu'ils avaient emporté une paire de lunettes en or placée sur une table.

Négresse arrêtée.

Une négresse du nom de Caroline Bates a été arrêtée hier après-midi par le détective Gorman. Elle est accusée d'avoir commis un vol dans la demeure de Mice D. Scortina, rue Foydrax, 921.

INCENDIE.

Hier à huit heures et demie du matin un feu dont on ignore l'origine a pris naissance dans un cottage double de la rue St-Claude, 4004, occupé par Mmes G. Schubert et J. Thomas. Les flammes ont été promptement éteintes.

Autre incendie.

Une alarme a été donnée hier vers trois heures du matin pour un feu découvert dans un cottage de la rue Bordeaux près Camp, occupé par Mme B. Hogan. La bâtisse évaluée à \$1500, a été entièrement détruite.

MORSURE.

Eva Shea, une fillette de 4 ans demeurant rue N. Derbigny, 1014, jouait en face de la maison de Mary Evans, rue N. Franklin, 327, hier après-midi, lorsqu'elle a été mordue par un chien appartenant à cette dernière.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

Suppression des citernes dans les écoles.

Les citernes auront prochainement disparu de toutes les écoles publiques de la Nouvelle-Orléans. Elles ont déjà été supprimées dans bon nombre d'établissements, qui sont maintenant pourvus d'eau du fleuve.

M. Gore, inspecteur des écoles, a écouté les doléances de ceux qui désiraient conserver les citernes, mais n'en a pas continué à les vendre aussi rapidement que possible.

Bonne action payée d'in-gratitude.

Deux individus dont le signalement a été donné à la police ont frappé à la porte du couvent de St. Joseph, à l'angle des rues Galvez et St-Philippe, jeudi après-midi, et ont dit aux bonnes Sœurs qu'ils avaient faim, ayant marché quarante milles sans manger.

Ne voulant pas faire entrer des étrangers dans le couvent les Sœurs ont dit aux individus de revenir dans une demi-heure, et elles ont consulté le révérend père Bogert. Quant ils sont revenus le prêtre les a fait entrer et leur a donné un plantureux repas. Mais après leur départ il s'est aperçu qu'ils avaient emporté une paire de lunettes en or placée sur une table.

Négresse arrêtée.

Une négresse du nom de Caroline Bates a été arrêtée hier après-midi par le détective Gorman. Elle est accusée d'avoir commis un vol dans la demeure de Mice D. Scortina, rue Foydrax, 921.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

Le Roman d'Hélène

XVII

MAISON DE THEE, BATAUX DE FLEURS

ce que peut contenir cette lettre. Prenez-en connaissance. Désormais d'ailleurs je crois que je n'aurai rien d'intéressant à causer à personne.

— Pourquoi?... — Vous le demandez? — Sans doute.

— Ne le savez-vous pas? Parce que depuis ma triste découverte, je ne suis plus qu'une sorte de momie, pétrifiée, indifférente à tout ce qui se passe autour de moi, n'ayant que des idées de retraite et de solitude, absorbée par cette pensée que la réprobation de tous m'accompagne partout et sans cesse.

— Tenez, fit-elle, cher maître, voilà à quoi je passe mon temps, le problème que j'essaie de résoudre.

Elle ouvrit le bas d'une bibliothèque d'aujourd'hui qu'elle avait fait acheter à Londres quelques mois plus tôt et qui recouvrait tout un côté du vaste boudoir où elle se confinait, presque seule tous les jours, en tête à tête avec ses rêveries.

Et, lui montrant une liasse de papiers entassés les uns sur les autres, parchemins enfumés, liasses de dossiers exhumés à prix d'or des greniers où ils avaient été découverts, elle lui dit: — J'ai voulu tout connaître de cette odieuse accusation dont je voudrais effacer le souvenir au prix de ma fortune et même

d'une vie qui m'est devenue insupportable... Oai, je veux ouvrir mes yeux à la lumière, si horrible qu'elle soit.

— A quoi bon? Elle reprit avec force: — Je ne sais, mais je ne peux pas résister à cette obsession.

Alors j'ai chargé un vieillard, un savant, un chercheur, de m'apporter tout ce qu'il trouverait sur cette affaire de Restand... sur ce drame qui pesait plus de cinquante ans si lourdement sur ma tête. J'ai parcouru toutes ces pièces, sans pouvoir me former une opinion qui me rassure, qui rende vaine cette injure qui bourdonne sans cesse à mes oreilles.

— Eh bien? Elle murmura d'une voix éteinte, découragée: — Je ne peux pas savoir, je ne sais pas.

— Laissez donc ces chimères... Elle secoua la tête. — Si j'étais seule, je pourrais suivre ce conseil, vous obéir... mais j'ai un fils... Un jour, il faudra bien qu'il connaisse mes deux secrets... celui de espérance... et l'autre... Devant lui, comment pourrais-je ne pas me trahir? Aujourd'hui ce n'est qu'un enfant... Dans une quinzaine d'années, ce sera un jeune homme... Pourra-t-il alors ne pas connaître l'opprobre de ce nom fatal... Restand? N'attendra-t-il pas révéler comme tant d'autres à ses oreilles

cette épithète sinistre... Elle prononça très bas: — Restand l'assassin!... Et si, par la fatalité des événements, il venait lui aussi connaître à son tour l'origine de cette fétreuse attachée à jamais au nom qu'il aurait dû porter!...

Elle répéta à deux reprises: — Restand l'assassin! Restand l'assassin!

Le notaire la regardait avec une tendre compassion. Il étendit la main, s'empara d'une de celles de sa pupille. L'attira près de lui, la força de se rasseoir dans le fauteuil qu'elle venait de quitter et doucement, d'une voix émue, avec la familiarité des jours passés, du temps où elle était toute jeune, la blason d'enfant qu'il faisait sauter sur ses genoux:

— Voyons, Marguerite de mon cœur, dit-il, sois donc enfin raisonnable! Envisage la vie telle qu'elle est sans remonter aux anciens jours, aux époques lointaines et ténébreuses que nul aujourd'hui ne saurait éclaircir! Chasse de ton esprit ces idées tragiques que ne voit que la réalité des choses présentes. Charge par ton père qui t'adorait du soin de ton avenir, je me suis efforcé comme il l'avait fait de te cacher les calamités... — Oh! calamités! fit-elle amèrement.

— Calamités ou vérités, qu'importe après le demi-siècle qui a passé par ces faits.

— Le monde les oublierait-il, lui? — Oh! le monde fit avec dédain le notaire, si tu savais ce qu'il vaut tu ne t'occuperais pas tant de lui ni de ses jugements. Si on remonte à l'origine de la plupart des fortunes qu'y trouverait-on? Des spoliations, des abus de pouvoirs, des vols, des assassinats, le tout enveloppé aujourd'hui d'ombres protectrices... Je te disais donc que j'ai voulu te cacher cette sinistre histoire. Je suis, en cela, les ordres de ton père, et peut-être aurais-je mieux fait de te présenter contre une relation qui devait fatalement se produire d'une façon ou d'une autre. Bref, elle a éclaté et l'effet de cette explosion a été désastreux. Ton mariage rompu après de tranquilles débuts, ton caractère agité, ton avenir rempli d'obscurité et de fâcheuses prévisions, voilà où nous en sommes, est-ce vrai?

— Hélas! — Cependant, tu me rendras cette justice que j'avais tout fait pour assurer ton honneur dans la mesure du possible. L'œuvre n'était pas parfaite, sans doute, mais où sont les gens complètement heureux? Je n'en ai pas connu, pour ma part, et que j'en ai vu pourtant et de toute les classes défilant dans mon cabinet!... Tu as voulu être marquise?... Tu es ét...

Il taisait ce qu'il pouvait, le pauvre!... Tu t'en es séparée... malgré moi... Tu es restée inflexible devant ses supplications et ses excuses... Peut-être le regrettes-tu?

Elle se raidit, parut haïr une seconde et répondit vivement: — Non.

— Soit. Passons à ton fils. Tu peux le voir, l'embrasser, le surveiller et l'accabler de tendresses et de soins... Plus tard, tu lui donneras, sous un prétexte ou un autre, une fortune de prince, si tu le juges à propos... Pourquoi en demander davantage? Pourquoi redouter des complications chimiques peut-être?...

— Laisse-le dans l'ignorance de son origine jusqu'à un jour où, être de lui, tu pourras tout lui dire!... Contente-toi d'être sa bienfaitrice en attendant... Sa reconnaissance suivra tes bontés... Autrement, il en serait indigne!

Il porta à ses lèvres la main blanche qu'il tenait dans les siennes. — Ah! vous êtes bon, vous! fit-elle.

— Pas plus qu'un autre! Sois mes conseils... Fais du bien... Laisse dormir ces papiers dans leur poussière qui n'est pas rien moins que vénérable... Pense que tu domines la plupart de ceux qui te jalouent, des hauteurs de ta fortune qui les hantent, et dis-toi que tu es plus ni moins qu'un autre.

second père toujours prêt à te défendre, à te soutenir et à te consoler.

Elle le regardait avec des yeux étincelants, ramainée par cette parole indulgente et grave mais non sans douceur, non sans une vibration de passion contenue qu'il était si difficile à un homme jeune encore de ne pas concevoir pour une femme si charmante, si fraîche malgré ses chagrins, si spirituelle et si vraiment attrayante dans la splendeur de son printemps et l'épanouissement de sa beauté.

Il se leva brusquement comme elle l'avait fait elle-même en instant plus tôt et comme s'il eût craint de se trahir, il lui dit d'un ton bref, d'une voix légèrement altérée: — Ainsi nous serons sage!...

Elle haussa les épaules en soupirant. Il reprit: — Nous renoncerais à ces études inutiles ou nuisibles? — Oai.

— Nous nous occuperons des affaires sérieuses? — Puisqu'il le faut! — Cette maison de la rue Vaneau? — Achetons-la si vous voulez... — Trois cent mille francs? — Vous les avez? Le notaire sourit.

— Je le crois... fit-il gaiement, quatre fois et plus. Ah! tu fais des économies depuis que tu es mise en retraite...